

L'ANNONCE FAITE A MARIE

un opéra de Marc Bleuse

C'est par *L'annonce faite à Marie* que je suis entré sur la pointe des pieds, à l'âge de treize ans, dans la vaste cathédrale claudélienne et je n'ai jamais cessé de la visiter depuis lors. J'étais en classe de troisième, pensionnaire d'un grand collège oratorien, et mon "chef de maison", un tout jeune prêtre admirateur passionné de l'œuvre, avait emmené une dizaine de ses élèves au théâtre Hébertot, en mars 1948 . Ce fut aussi pour moi le début d'une amitié qui devait se poursuivre pendant soixante ans jusqu'à la mort de ce premier initiateur. Et le seul livre entièrement de ma main que j'aie apporté à la bourgésienne bibliothèque claudélienne allait être consacré, justement, à *L'Annonce faite à Marie*.

Et maintenant *L'Annonce* allait porter les lourds brocards d'un opéra... J'avoue que l'annonce de cette nouvelle *Annonce* m'inspirait bien des craintes a priori. La longueur du texte, d'abord, plus de trois heures de spectacle déjà, sans musique, même dans l'ultime version, fort abrégée, de 1948. J'imaginai un opéra fleuve de quatre ou cinq heures, plus long et plus méditatif que le superbe *Saint François d'Assise* de Messiaen. Et dans ce cas, le compositeur lui-même était l'auteur du texte, inspiré très librement des *Fioretti*. Or l'œuvre annoncée ne devait durer que deux heures ! S'agirait-il alors d'un livret "'d'après" le chef d'œuvre claudélien ? J'aurais crié au sacrilège. Et puis, de toute façon, *L'Annonce* avait-elle vraiment besoin d'une musique ? A la différence de *Jeanne d'Arc au bûcher*, œuvre bien plus brève et de commande destinée dès le départ à l'opéra, on était tenté de reprendre la réponse de Mallarmé à un ami musicien : " Mettre mes poèmes en musique ? Mais à quoi bon ? Le musique est déjà dans les vers."

En outre, j'avoue que je ne connaissais encore aucune œuvre de Marc Bleuse. Sa brillante carrière administrative (il fut nommé directeur du Conservatoire de Paris en 1984, puis directeur de la musique et de la danse au ministère de la Culture en 1986) n'avait-elle pas un peu éclipsé et gêné son œuvre de compositeur ? Celle-ci, peu abondante quoique très diverse, était plutôt maltraitée sur internet et n'avait, semble-t-il, pas suscité d'enregistrements. Tout cela pour dire que je n'avais pas accepté sans crainte de me rendre à Toulouse pour la création de cet opéra le 23 novembre 2019 et d'en rendre compte dans le présent Bulletin.

Eh bien, après ce trop long prologue, je le dis tout net : toutes ces appréhensions se sont vite dissipées et le spectacle auquel j'ai eu l'honneur d'assister récemment a été pour moi un grand moment d'émotion, une superbe découverte à la fois théâtrale et musicale.

*

J'avais été déjà largement rassuré par la lecture du livret que m'avait communiqué Marie-Victoire Nantet. Celui-ci était dû à un baryton bien connu des amateurs de musique, Jean-François Gardeil, qui fut le Saül de *David et Jonathas* de Charpentier, interprète fêté de l'opéra baroque mais aussi d'Offenbach et de la mélodie française (Chausson, Honegger, Poulenc notamment). Grand ami de Marc Bleuse, il avait déjà créé en 2006 une de ses œuvres, *Masques*. Ce livret n'était nullement "d'après Claudel" comme l'annonçait maladroitement le programme, mais entièrement de Claudel. Seules deux scènes étaient supprimées, remplacées par un bref résumé que devait dire Gardeil lui-même, jouant un Annoncier en costume monacal, un parti pris très claudélien. Les autres coupures, nombreuses mais ponctuelles, étaient si habilement distribuées que rien d'essentiel ne manquait à l'œuvre, ni à sa compréhension ni surtout à son enchantement poétique. Un travail d'orfèvre. Seule la scène de la résurrection de l'enfant était précédée d'une brève introduction rédigée par Gardeil lui-même, si juste et si éclairante que je me permets de la citer : "Chrétiens, voyez maintenant comment l'on cambriole le ciel, comment l'on extorque Dieu. Voyez d'abord la nécessité qui lie les deux sœurs, l'une toute à l'esprit, l'autre toute à la terre. Pour que l'enfant vive, il faut que la foi brutale, féroce de Mara serve à faire de Violaine une sainte et oblige Dieu à un miracle." Tout est dit, et avec quelle concision !

Autre précision rassurante : l'œuvre ne serait pas créée dans le théâtre à l'italienne du Capitole, actuellement en travaux, mais dans l'ancienne église Saint-Pierre-des-cuisines qui a été transformée en auditorium. Décor sobre et porteur, avec ses deux arches en ogives, pour ce mystère médiéval qu'est finalement devenue la rustique *Jeune fille Violaine*.

*

Le même souci de sobriété fervente et d'humble fidélité à l'œuvre, je l'ai tout de suite retrouvé dans la musique de Marc Bleuse. Comme il me l'a confié, c'est aussi une représentation de *L'Annonce*, jouée par la Compagnie Jean Dasté, qui a inoculé au compositeur le virus claudélien dès ses 17 ans. Ce projet d'opéra est donc l'aboutissement d'une longue passion et, semble-t-il, pour l'auteur, l'œuvre de sa vie.

L'instrumentation est modeste mais parfaitement utilisée : un quatuor à cordes, le quatuor Bela (comme Bartok) renforcé par une contrebasse, une flûtiste, une clarinettiste, quatre cuivres (membres des fameux Sacqueboutiers de Toulouse) et une importante percussion. Atonale, souvent violente, ne craignant pas les stridences et les dissonances, mais cédant aussi à de belles envolées mélodiques , elle s'inscrit moins dans la lignée du Groupe des Six, Honegger et Milhaud notamment, que dans celle du Berg de *Lulu*. Quelques habiles collages, une antienne en grégorien confiée à un petit chœur de femmes et trois brefs motets polyphoniques de Josquin des Prés aux cuivres soulignent discrètement le cadre à la fois liturgique et historique de la pièce. Enfin, les lignes vocales reflètent et expriment avec une grande justesse les sentiments et la musicalité du texte claudélien, passant librement et toujours à bon escient du parlé (la pauvre "mère" si terre à terre ne chante jamais) au chant lyrique - un chant souple et mélodieux qui ne torture jamais la voix - en passant quelquefois par le parlé-chanté schœnbergien. Ce petit ensemble est dirigé par un des trois enfants, tous musiciens, du compositeur, le violoniste Pierre Bleuse, visiblement au plus près des intentions de l'auteur de ses jours.

Les sept chanteurs, y compris le Récitant superbement chanté et campé par Gardeil lui-même, se montrent sous leur meilleur jour, parfaitement choisis pour incarner leurs personnages et aussi remarquables comédiens que chanteurs, ce qui est encore assez rare à l'opéra. La voix fraîche et sans apprêt de Clémence Garcia (Violaine) , celle, plus corsée et d'une intensité dévorante, de Sarah Laulan (Mara), les barytons nettement différenciés de Philippe Estèphe (Jacques Hury) et Pierre-Yves Provost (Pierre de Craon), la basse profonde et noble de Lionel Sarrazin (Anne Vercors) constituent une distribution parfaite, un quintette homogène, un "concert de voix" qui aurait certainement ravi Claudel.

*

Reste à parler de la mise en scène, confiée elle aussi à Jean-François Gardeil, qui apparaît ainsi comme un véritable co-auteur de l'opéra. Une merveille, réalisée à peu de frais. Une simple table de bois rustique et allongée comme un autel suffira au Prologue et aux deux premiers actes avant de recevoir au dernier le corps sans vie de Violaine. Costumes vaguement médiévaux mais tout aussi bien modernes. Bien sûr, quand Violaine reparaît en moniale de Monsanvierge, elle porte une robe blanche et brodée plus somptueuse, mais un gros bouquet de fleurs effeuillé sur la table suffira pour évoquer le jardin : " O ma fiancée à travers les branches en fleur, salut !" Seule la scène des habitants de Chevoche (quatre comédiens qui réussissent à suggérer la foule) appelle des accessoires plus

ambitieux : deux hauts mannequins portant couronne dorée et longue robe blanche, dans les plis de laquelle apparaîtra Mara, serrant dans ses bras le petit paquet de linge qui dissimule son enfant mort.

Ces partis pris si efficaces, mis au service du drame, de la poésie et de la musique - une modestie devenue si rare aujourd'hui chez les metteurs en scène - devraient faciliter la carrière de cette œuvre poignante et totalement réussie. On souhaite ardemment qu'elle "monte" à Paris et se donne un peu partout en France et même à l'étranger. Elle le mérite. Claudel le mérite, et Bleuse et Gardeil, qui l'ont si bien accompagné et servi, le méritent aussi.

Jean-Noël SEGRESTAA